

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



L'ARTISTE

EN PROVINCE
(Entr'acte Lyonnais),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrées gratuitement aux Abonnés.

Un abonnement d'un an donne le droit de choisir chez MM. BENACCI et PESCHIER, rue Saint-Gôme, 2, et sur leur catalogue, pour dix francs, prix marqué, de musique ancienne et moderne.

ON S'ABONNE :

A LYON, au bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31.

A PARIS, chez MM. Auguste de Vigny et Co, place de la Bourse, n. 5. (Ecrire franc de port.)

Nous empruntons à la *Gazette des Théâtres* l'article suivant, parce qu'il est l'expression complète de nos idées et de notre opinion en matière théâtrale. Nous reviendrons du reste sur la question que ce journal soulève et que nous avons depuis long-temps mise nous-même sur le tapis, à savoir la subvention des grandes scènes départementales par le gouvernement. Pour aujourd'hui bornons-nous au compte rendu des travaux de la chambre des députés en ce qui concerne la partie du budget consacrée aux choses dramatiques et aux beaux-arts.

« C'est dans sa séance de lundi que la chambre des députés s'est occupée des questions dramatiques qui, chaque année, sont ramenées devant elle par la discussion de la partie du budget du ministère de l'intérieur consacrée aux beaux-arts.

» Pendant deux heures, la chambre a oublié les intérêts politiques pour les intérêts littéraires, et a écouté la parole de quelques hommes d'un esprit élevé qui croient que la gloire qu'une nation acquiert par les lettres est peut-être la plus pure et la moins périssable de toutes celles qu'elle peut convoiter. Pour notre part, nous attendions impatiemment cette séance qui appartient à notre spécialité, cette heure pendant laquelle se discutent et se décident les questions dont l'examen est notre étude constante, et qui portent en elles l'avenir de l'art dramatique en France. Il nous semble que, sur ce terrain neutre où toutes les opinions peuvent pour un instant se confondre, tous les hommes d'intelligence que renferme la chambre devraient se donner rendez-vous ; il nous semble que ce serait encore rendre un éclatant service au pays que de venir à la tribune nationale faire preuve d'une sollicitude inquiète pour les arts qui ont fait de la nation française la reine du monde civilisé. La chambre renferme dans son sein plusieurs hommes qui doivent aux lettres la renommée dont ils jouissent ; comment chacun d'eux ne sent-il pas, au moment où la question d'art s'élève devant le pays à la hauteur d'une question politique, que son tour est venu de parler, et qu'il doit à la discussion, à la recherche du bien, ses lumières, son éloquence et les sages conseils que toute l'assemblée et les ministres, en même temps que la littérature, doivent attendre de son expérience personnelle ? Comment, par exemple, un homme qui s'appelle M. de Lamartine reste-t-il muet ? Heureusement la préoccupation politique et le souci des ambitions personnelles n'ont pas blasé tous les cœurs, et il s'est trouvé cette année encore quelques membres pour représenter les lettres et élever la voix au nom de l'art dramatique. Ce sont MM. Dugabé, Vavin, Jars, Auguis et Taschereau qu'il faut remercier et pour ce qu'ils ont dit, et pour ce qu'ils ont demandé, et pour ce qu'ils ont obtenu, faits ou promesses. Bien que, dans cette séance de lundi (nous parlons de cette partie littéraire de la séance qui est seule notre domaine), la chambre n'ait rien fait de plus que de voter les chapitres du budget qui concernent les beaux-arts et les théâtres, cependant il faut reconnaître qu'un grand effet moral doit ressortir des paroles qui ont été prononcées par les défenseurs de l'art, aussi bien que des promesses qui ont été obtenues du ministre de l'intérieur dont l'esprit élevé n'a pu rester indifférent aux justes réclamations qui lui ont été présentées.

» Quatre points très-importants ont été attaqués dans la séance de lundi, et avec assez de netteté pour que la chambre ait pu être édifiée, si elle a écouté les orateurs, et avec assez de faits, de preuves et de justice, pour que le ministre ait promis, sinon une immédiate satisfaction, ce qui était, il faut bien le dire, presque impossible, du moins une attention sérieuse et des projets de loi pour la session prochaine.

» La question de la censure, la question de la réorganisation des théâtres par une législation nouvelle, la question des subventions théâtrales, et enfin la question neuve et actuelle du second Théâtre-Français ont successivement été traitées à la tribune.

» M. Dugabé, le premier, est venu demander au ministre la loi attendue depuis le 5 septembre 1835 qui doit régler l'exercice de la censure théâtrale.

» Le ministre a répondu qu'il promettait de présenter à la session prochaine un projet de loi qui contiendra non seulement les dispositions relatives à la censure, mais encore un règlement complet des théâtres.

» Après M. Dugabé, dont la parole incisive a porté coup, M. Jars a prononcé un discours substantiel qui semblait être le développement na-

turel de la promesse que le ministre venait de faire. Ce discours est un travail complet sur la réorganisation même des théâtres que le ministre promet de réglementer par une loi prochaine et nécessaire. M. Jars s'afflige de la ruine de l'art dramatique, de l'art sérieux. Le nombre des privilèges et la promiscuité des genres lui en paraissent être les causes naturelles. Il propose de réduire le nombre des théâtres et de classer les genres. L'intention de M. Jars est excellente ; le remède qu'il propose est-il suffisant ? est-il bon ? C'est ce que nous examinerons dans un prochain article. Mais disons-le tout de suite pour être conséquents avec le principe que nous n'avons jamais cessé de défendre : le monopole enfante les abus, la liberté seule produit le bien ; mais par liberté nous ne voulons pas dire licence.

» M. Auguis, qui a pris la parole après M. Jars, ne s'est pas inquiété, lui, de la loi de réorganisation dont il ne conteste pas l'utilité ; il ne s'est occupé des subventions qu'à un point de vue tout particulier. Il veut qu'on les retranche du budget et qu'on les mette à la charge de la ville de Paris. En principe, la théorie de M. Auguis paraît être d'une exacte justice ; dans l'application, elle rencontrerait des difficultés qui la rendraient impossible.

» Il ne faut pas oublier qu'on ne peut soustraire les théâtres à l'action gouvernementale, et il faut prévoir le conflit qui s'élèverait entre les attributions municipales et les exigences administratives. Seulement, puisque le budget subventionne les théâtres de Paris, pourquoi manque-t-il aux scènes de la province ? Le budget n'est-il pas la fortune commune ? Les uns peuvent-ils être déshérités quand les autres sont enrichis ? C'est de Paris, centre commun, nous le savons, que l'art rayonne sur toute la surface du pays ; il faut que les scènes parisiennes existent pour que celles de la province vivent. Mais n'y aurait-il pas une juste proportion à observer ? Dans l'intérêt de l'art dramatique sérieux qui recrute ses interprètes en province, ne faudrait-il pas songer à faire entrer au partage d'une petite part de la subvention, aussi bien que les théâtres royaux de Paris eux-mêmes, quelques unes au moins de ces grandes scènes départementales sur lesquelles le grand répertoire fut si long-temps en honneur, et qui l'ont abandonné parce que devant la concurrence du métier l'art risque trop de mourir d'inanition ?

» Après M. Auguis est venu M. Vavin qui tout d'abord a su se faire écouter. M. Vavin, le député du dixième arrondissement, a pris en main la cause du second Théâtre-Français. Peu d'hommes pouvaient s'en charger à plus juste titre ; esprit élevé, interprète zélé des intérêts dont il est le digne représentant, M. Vavin, en demandant pour l'Odéon une subvention bien méritée, nous croyons pouvoir le dire à l'heure qu'il est, a parlé avec toute la chaleur que donnent une conviction sincère, une intelligence vraie des plus hautes questions littéraires. Hâtons-nous de le dire, la parole de M. Vavin n'a pas été infructueuse. S'il n'a pas obtenu cette année la subvention qu'il sollicitait, il a obtenu une promesse formelle du ministre, un engagement solennel pour la session prochaine. L'avenir du second Théâtre-Français est donc assuré, et, puisqu'il ne faut plus qu'une année d'efforts pour arriver à la juste récompense de ses travaux, l'Odéon, qui a lutté contre toutes les difficultés de son origine, ne s'arrêtera pas en route ; le but est désormais certain, il l'atteindra, et quand la subvention que M. Vavin a demandée et obtenue pour lui sera votée par la chambre, nul ne pourra nier qu'il ne l'ait deux fois méritée. »

Concert de M^{lle} DABEDELHE.

A la fin du mois de mai, un concert ! Eh ! mon Dieu ! oui ; pourquoi ne donnerait-on pas un concert au mois de mai ? La musique, en été, n'est-elle plus aussi bonne, aussi belle, aussi agréable à entendre qu'en hiver, quand il neige, quand il pleut, quand il gèle bien fort, quand vous arrivez tout transi, grelottant, bien humide, pour goûter un plaisir que vous n'obtenez qu'à l'aide d'un calorique factice qui vous porte à la tête, avec le froid aux pieds ?

J'aime mieux pour mon compte la musique en été. Je voudrais des salles de concert assez vastes, assez aérées pour jouir tout à mon aise des

sons délicieux d'un violon ou d'un violoncelle, d'une voix pure et bien timbrée. De ce qu'un artiste a le malheur de se présenter, pour faire apprécier son talent, au moment de la plus belle verdure, quand le ciel est bleu, le soleil chaud et bienfaisant, l'atmosphère remplie de suaves émanations, tout de suite chacun se récrie. « Quel dommage! dit-on de toutes parts, quel dommage! avec un talent pareil, il n'y aura personne : tout le monde est à la campagne. » Il y a même des gens qui vous disent : « Ma femme et moi sommes fous de musique : c'est notre vie, notre seul plaisir; ma femme surtout en raffole. Il y a un concert ce soir, on dit beaucoup de bien de cet artiste; mais, c'est contrariant, nous ne pourrions pas y aller : ma femme est à la campagne. » Avouez que voilà des gens, en effet, bien fous de musique, et qu'ils nous donnent là de belles raisons!

Le monde est ainsi fait. La mode veut les concerts au milieu de l'hiver; tous, plus ou moins, nous sommes les esclaves de la mode qui règne en maîtresse absolue. Chacun s'y conforme. Quant à moi, je proteste.

Ce n'est pas la faute de M^{lle} Dabedeilhe si la saison est un peu avancée. Du reste, elle n'a pas trop dû s'en apercevoir, car il y avait presque foule à l'hôtel du Nord, et nous le constatons comme un fait peu ordinaire. Tous ceux qui connaissent la jeune artiste ont voulu juger des progrès qu'elle avait faits et se rendre compte par eux-mêmes de tout le bien qu'on en a dit. Sept ans au moins se sont écoulés depuis le jour où, plus jeune et encore bien timide, M^{lle} Dabedeilhe mettait à Lyon son avenir sous la protection d'un amateur éclairé de l'art, M. Dumas. Depuis lors, l'enfant est devenue femme, l'écolière est passée maître, et la voilà qui nous revient avec le titre de *prima donna*, avec une réputation que nous pouvons dire justement acquise, en Italie d'abord, et aussi à Paris où M^{lle} Dabedeilhe a obtenu d'honorables succès.

Vendredi, il y avait dans la salle de l'hôtel du Nord, — trouvez-moi à Lyon, à l'heure qu'il est, un autre local mieux disposé pour la musique, et je vous donne tout ce que vous voudrez, — il y avait, dis-je, de la musique exécutée par des artistes choisis et un véritable public d'élite pour écouter et applaudir. Un programme bien compris, pas trop long, pas trop court, un choix heureux de morceaux, le mérite réel des exécutants, tout cela constituait une soirée charmante que les amateurs de campagne regretteront certainement.

Junca, qui est resté à Lyon malgré la fermeture du Grand-Théâtre et qui a bien fait de prendre un peu de repos, a chanté un air du *Siège de Corinthe* et l'air du charlatan dans *le Philtre*. Il me semble que l'intonation ou peut-être le changement de température a beaucoup contribué à améliorer l'organe de ce chanteur dont la voix a du timbre, du mordant, de l'accentuation, de l'énergie. Junca possède une basse-taille qui penche volontiers vers le baryton; à mesure que cette voix se pose, elle ténorise de plus en plus et les sons douteux disparaissent. J'ajoute que Junca a de l'intelligence et un talent que je voudrais voir employer sur notre première scène, à sa satisfaction comme à celle du public. L'ordre habituel des emplois n'est pas une loi absolue, et quand on en changerait bien un peu la marche, je ne vois pas quel grand mal il y aurait à cela. Entre le ténor, le baryton et la basse, il y a un genre de rôles mixtes, si je puis m'exprimer ainsi; je veux parler du répertoire de l'Académie de Musique et de l'emploi de *Dérivis* spécialement, emploi que l'on fait chanter en province à des barytons et qui ne leur convient pas du tout. Enfin je pense que Junca ferait un fort beau duc de Nevers, un Asthon convenable, un Guillaume Tell excellent. Tout ceci ne l'empêcherait pas de chanter les grands rôles de première basse *au besoin*, comme on dit au théâtre, et en l'absence du titulaire de l'emploi. Telles étaient il y a deux jours mes petites réflexions, en tête à tête avec moi-même. Ces réflexions, je les livre à qui de droit.

George Hainl et Cherblanc ont été délicieux, l'un dans *les Souvenirs des eaux du Mont-Dore*, morceau suave et frais, et d'une heureuse composition; l'autre dans les variations charmantes de Kaliwoda, sur un thème de *la Dame du Lac*, exécutées avec bonheur, justesse et habileté.

Pour ma part, je remercie sincèrement M^{lle} Euphrosine Revel du petit effort qu'elle a bien voulu faire sur elle-même. Une première fois, M^{lle} Revel, — et cela au concert de M. Baumann, — s'était fait entendre en public, et vous savez qu'elle avait réussi. L'autre soir, M^{lle} Revel, très-jeune pianiste d'une excellente méthode, a tenté un nouvel essai. Le succès a couronné cette seconde épreuve, car M^{lle} Revel a tout ce qu'il faut pour arriver à un très-joli talent; de l'aplomb, un jeu clair et correct, de la fermeté, de l'énergie même et le sentiment de la bonne musique, témoin son exécution du *Concerto* de Weber. Il ne faut pas avoir peur, Mademoiselle, quand on possède de pareilles qualités.

J'en reviens à M^{lle} Dabedeilhe, la cause première de tout ceci. L'organe de cette cantatrice a dû être, dans le principe, un *contralto* pur dans toute l'acceptation du mot. Depuis, de longues études et un travail assidu ont amené cette voix à acquérir des notes dans les registres supérieurs et ont permis à notre jeune chanteuse d'aborder la musique écrite pour les soprani. Il en résulte aujourd'hui un mélange singulier du mezzo soprano avec le *contralto* d'autrefois. Ce qu'elle a gagné dans le haut, la voix de M^{lle} Dabedeilhe l'a perdu en vigueur et en mordant; le timbre en est légèrement altéré dans le médium, et les passages de force ont seuls gardé leur éclat primitif. Evidemment il y a là un dommage notable; les *contralti* sont si rares, que c'est vraiment un crime de risquer d'altérer la qualité de cette voix, quand on la possède, pour le plaisir d'aborder les rôles du répertoire courant. Le malheur réel, c'est qu'on n'écrit plus pour la voix de *contralto* et qu'il faut bien, quand on est *prima donna*, chanter un peu de tout.

Sauf ce léger défaut et cette absence de sonorité dans les notes du médium principalement, la voix de M^{lle} Dabedeilhe, qui est d'une grande

étendue, est aussi d'une égalité parfaite; sa méthode est excellente et son sentiment exquis. Avec cela, on tient avec honneur son emploi, même sur les scènes les plus élevées.

M^{lle} Dabedeilhe a chanté en cantatrice consommée l'air de *l'Italienne à Alger*; elle vocalise avec facilité et cadence la note avec une grande perfection. Le duo de *Lucie*, avec M. Duplan qui a chanté sa partie de ténor avec un charme véritable, a fait également plaisir.

On voit que le talent de M^{lle} Dabedeilhe est essentiellement scénique et que sa pensée se sépare difficilement de la situation. Avec une physiologie qui a de la mobilité, de l'expression, et aussi avec beaucoup d'âme, M^{lle} Dabedeilhe doit faire une fort belle Norma, son meilleur rôle, dit-on.

En somme, la soirée, qui a été très-agréable, a dû être également fructueuse, et, après avoir témoigné à M^{lle} Dabedeilhe toute notre sympathie pour le talent remarquable qu'elle possède, nous l'accompagnons de nos vœux à son prochain départ pour l'Italie, tout en lui exprimant notre regret de n'avoir pu l'entendre qu'une fois.

Théâtre Des Célestins.

Parmi les débutants, il faut considérer comme faisant définitivement partie de notre théâtre MM. Roland, Ponnet, Ulric Douard, Poirier, Lureau et Mmes Damoreau, Lefebvre, Amélie Brière et Léonie Augié. Mme Maria Roland va, dit-on, tenter une seconde épreuve, et nous formons des vœux pour la réussite définitive de Luxeuil qui, s'il a rencontré une certaine opposition, a conquis le suffrage de ceux qui tiennent avant tout à l'intelligence du comédien et aux services réels que l'artiste est appelé à rendre. Dans *Pourquoi?* le public aurait peut-être ri davantage, s'il n'était pas absolument décidé qu'il ne faut pas rire quand Luxeuil est en scène. Il nous semble cependant que le débutant a fait preuve d'un certain comique et d'une assez plaisante finesse; son aplomb est imperturbable, son débit correct et facile, malgré sa volubilité, et son naturel parfait. Peut-être est-ce le trop de naturel qui nuit à M. Luxeuil.

Roland ne débute plus depuis le premier jour de sa rentrée sur la scène des Célestins. Chaque fois qu'il joue, il acquiert davantage dans l'estime du public qui lui prouve par ses bravos toute sa sympathie pour son talent.

Ponnet, pour son second début, a joué *Riche et Pauvre*, drame très-vertueux de M. Emile Souvestre, mais aussi drame souverainement ennuyeux. Ponnet a bien toutes les qualités de son emploi qui depuis longtemps sur notre petit théâtre n'avait pas eu un meilleur interprète. Dans *Riche et Pauvre*, Ponnet a fait preuve de sensibilité et de dignité. Sa tenue est bonne, son geste simple, son débit raisonnable; un peu moins de regards inspirés et un peu plus de réserve dans le mouvement familier aux acteurs de mélodrame, qui est de porter la main dans les cheveux, et tout ira bien. Ponnet a surtout fort bien joué la grande scène de provocation du cinquième acte, et fort bien rendu son désespoir et la fureur qui l'anime. En somme, succès.

Poirier a affublé le marquis de Belle-Chasse des *Premières Armes de Richelieu* de la physionomie plaisante que Levassor lui donne à Paris, et le paysan du *Prisonnier d'une Femme* lui a fourni l'occasion de déployer toute la variété d'un talent très-remarquable, sous le rapport surtout de l'imitation vraie. M^{lle} Brière a joué le duc de Richelieu comme Déjazet. Mme Buycet, notre petite soubrette, a remplacé avec avantage Mme Damoreau dans le rôle un peu chargé de Mme Patin.

Lureau a terminé ses débuts dans *la Sœur de Jocrisse*.

Viennent maintenant les nouveautés que nous désirons ardemment et qui ne se feront pas long-temps attendre, et le théâtre des Célestins verra s'ouvrir pour lui une ère nouvelle de prospérités.

M. Martin Daussigny, l'un de nos collaborateurs pour la partie artistique et les articles *peinture* de notre journal, vient de terminer un éloge biographique de M. Revoil, ancien professeur à l'école des beaux-arts de Lyon. Ce morceau remarquable, et que nous regrettons de ne pouvoir reproduire à cause de son étendue, a été lu par son auteur dans une séance de la société littéraire et sera imprimé. Nous le recommandons aux artistes appréciateurs du talent reconnu de M. Revoil.

LA PREMIÈRE CAUSE.

3^e PARTIE. — (Voir les deux derniers numéros.)

SCÈNE VII.

Les deux sacres rouges sont occupés ainsi qu'il suit : — Premier sacre : M^{me} TORCHONNET, CÉSARINE, ANAIS, M^e TORCHONNET et ses nombreux cartons. — Deuxième sacre : TORCHONNET père, DURILLON père, ERNEST, FRANÇOISE, M^{lle} GUIPURE et son chien.

LE PREMIER COCHER. — Bourgeoise! à quelle église que nous allons?

M^{me} TORCHONNET. — Comment! à quelle église?

LE PREMIER COCHER. — C'est donc pas une noce?...

M^{me} TORCHONNET. — Que ces gens-là sont simples! (Au cocher.) C'est

une première cause, mon brave homme; c'est mon fils l'avocat, que vous voyez là, qui plaide aujourd'hui sa première cause...

LE PREMIER COCHER. — Pour lors, c'est au Palais-de-Justice?...

M^{me} TORCHONNET. — Apparemment.

LE PREMIER COCHER. — Par quelle entrée?

M^{me} TORCHONNET. — La plus grande!

(Le cocher monte sur le siège et fouette ses coursiers étiques; son camarade l'imite et se met à la file.)

SCÈNE VIII.

Dans le premier fiacre.

M^{me} TORCHONNET. — Naïs, prends bien garde aux cartons.

ANAÏS. — Oh! oui, ma tante...

CÉSARINE. — Ah! mon Dieu! maman... qu'a donc Dodophe?... il a l'air tout triste!

M^{me} TORCHONNET. — Laisse-le, il repasse son discours.

ANAÏS. — Mon cousin, ce carton ne vous gêne pas?

M^e TORCHONNET. — Du tout, ma cousine.

M^{me} TORCHONNET. — Si!... il doit te gêner... donne-le-moi, Naïs, je vais le tenir sur mes genoux. (M^{me} Torchonnet met le carton sur ses genoux.)

CÉSARINE. — Dodophe, si ton portefeuille te gêne, donne-le-moi, je le tiendrai.

M^e TORCHONNET. — Non, merci.

CÉSARINE, émue. — Oh! maman!... il me boude.

M^{me} TORCHONNET. — Mais non... Il repasse son discours... Pourquoi lui parles-tu? — Ecoute, Dodophe, quand tu auras plaidé, tu auras chaud... Il faudra mettre un mouchoir autour de ton cou... Tiens, prends le mien, il est en baliste... c'est souple.

M^e TORCHONNET. — Non, ma mère... je n'en aurai pas besoin...

M^{me} TORCHONNET. — Prends toujours, je ne m'en suis pas servie...

M^e TORCHONNET. — Ma mère, je vous en prie... de quoi aurais-je l'air si je me fagotais ainsi...

M^{me} TORCHONNET. — Tiens!... quand on a chaud!... Je t'assure que tout le monde le fait... Tu ne voudrais pas te refroidir... un jour comme celui-ci!

(M^e Torchonnet prend le mouchoir de sa mère et le fourre dans sa poche.)

ANAÏS. — Mon cousin, je ne vous gêne pas?

M^e TORCHONNET. — Non, ma cousine.

M^{me} TORCHONNET. — Il vaut mieux lui laisser toute sa banquette; viens te mettre de notre côté, Naïs... on tient trois...

ANAÏS. — C'est que vous êtes un peu grasse, ma tante...

M^{me} TORCHONNET. — C'est égal, en se serrant un peu...

(M^{me} Torchonnet se serre tant qu'elle peut, ce qui fait qu'elle n'envahit plus que la moitié de la banquette; Césarine se serre contre sa mère; Anaïs essaie de s'asseoir dans la moitié de place qu'on lui abandonne; M^e Torchonnet sue de dépit et d'ennui.)

M^{me} TORCHONNET, à Anaïs. — Tu vois, il avait déjà chaud. Il faut fermer les fenêtres. (M^{me} Torchonnet et Anaïs lèvent les stores.)

M^e TORCHONNET. — Mais nous allons étouffer.

M^{me} TORCHONNET. — N'aie pas peur, ça vaut mieux.

(Césarine, écrasée entre l'embonpoint de sa mère et celui de sa cousine, commence à suffoquer; mais elle ne dit rien.)

ANAÏS. — Ma tante, où sont mes rabats?

M^{me} TORCHONNET. — Est-ce que tu les a oubliés? Je vais dire au cocher de retourner.

ANAÏS. — Non, je suis sûre de les avoir mis dans la voiture... un petit carton plat, tu sais, Césarine?

CÉSARINE, suffoquant. — Oui, c'est vrai.

M^{me} TORCHONNET. — Alors ils doivent y être.... Tu ne les as pas vus, Dodophe?

M^e TORCHONNET, feignant de chercher. — Mon Dieu! non...

ANAÏS, d'une voix pleurante. — Ah! mon Dieu! mes rabats!

(Les trois femmes se lèvent pour chercher les rabats. Césarine profite de ce moment pour respirer.)

ANAÏS, jetant un cri. — Ah! c'est Césarine qui était assise dessus!

CÉSARINE, avec terreur. — Moi!

ANAÏS. — Oh! ils vont être jolis!

CÉSARINE, se trouvant mal. — Manan, maman... je suis malade...

(Elle s'évanouit. Grand tumulte dans l'intérieur du fiacre. M^{me} Torchonnet fait respirer un flacon d'éther à sa fille. Anaïs cherche à rafraîchir ses rabats. M^e Torchonnet se donne au diable.)

SCÈNE IX.

Dans le second fiacre. — M^{lle} GUIPURE, TORCHONNET père, DURILLON père, occupent le fond de la voiture; ERNEST et FRANÇOISE sont sur le devant. — A peine le fiacre s'est-il mis en route, que TORCHONNET père a commencé à dormir.

M^{lle} GUIPURE, à Torchonnet père qui s'endort. — Monsieur Torchonnet, c'est ce que me disait ce pauvre Talma... avant sa mort, bien entendu! « Guipure, me disait donc ce grand tragédien, car il me tutoyait, le barreau et le théâtre ont entre eux plus d'un point de ressemblance.... Tel acteur qui possède un organe sonore et juste, un geste sage et naturel, une figure mâle et expressive, ferait un excellent avocat; de même qu'un avocat qui aurait toutes ces qualités pourrait faire un excellent acteur, et vice versa, » ajoutait-il, car il me tutoyait. (M. Torchonnet père commence à ronfler. Le chien aboie.) Taisez-vous, vilain!

ERNEST, ricanant. — Ah! Mademoiselle Guipure! Talma vous tutoyait, hé! hé!...

M^{lle} GUIPURE, avec dignité. — Jeune homme, apprenez que ma vertu est au-dessus d'un tu ou d'un vous... Talma me tutoyait comme sa camarade; j'ai joué plus de cinq proverbes avec lui dans les salons de monseigneur le prince de...

DURILLON père. — Talma jouer des proverbes!

ERNEST. — Ça me paraît fort.

M^{lle} GUIPURE. — Il a même joué des charades. Une fois nous étions chargés, nous deux Talma, de jouer l'énigme du *Mercurie galant*... (Ici M^{lle} Guipure rougit et baisse les yeux.) Vous le savez... l'énigme de l'abbé Beaugénie...

ERNEST et DURILLON père, ne sachant pas de quoi il s'agit. — Ah! oui, très-bien!...

M^{lle} GUIPURE. — Naturellement Talma prit pour lui le rôle du mâle... monsieur, il me confia celui de la femelle. Ce rôle présentait des difficultés de premier ordre; eh bien! ce fut mon triomphe. Quand je l'eus joué, Talma me serra la main et me dit: « Vous avez rempli votre rôle comme un ange; mais le public en aurait mieux senti le mérite, si nous n'avions joué dans un paravent... » car il me tutoyait. (Les Durillon ne comprennent pas un mot. Le chien aboie.) Taisez-vous, vilain!

FRANÇOISE, réveillant son maître. — Monsieur! monsieur!

TORCHONNET père. — Eh bien! quoi?... après?

FRANÇOISE. — Monsieur, quoi que c'est, une charade, si *ous* plaît?

TORCHONNET père. — C'est un logogriphe.

FRANÇOISE. — Ah!... Et M. Talma, qui que c'est, si *ous* plaît?

TORCHONNET père. — Laisse-moi donc dormir.

FRANÇOISE. — Ah!...

ERNEST, à part. — Que les vieilles filles sont assommantes!

DURILLON père. — Dis donc, Ernest, il me pousse une idée.

ERNEST. — Ça m'étonne, papa.

DURILLON. — Farceur!... Torchonnet père ronfle comme un orgue d'église; je puis te dire ça sans qu'il m'entende... Je vais composer une chanson en l'honneur de la première cause de Dodophe.

ERNEST, raillant. — Fameuse idée, papa!

FRANÇOISE. — Oh! oui, M. Durillon.

M^{lle} GUIPURE. — Talma ne chantait pas, c'est-à-dire il chantait faux; mais il avait la manie de se croire un grand chanteur. Un jour...

ERNEST. — Laissez-nous un peu tranquilles avec votre Talma; vous voyez bien que papa compose.

M^{lle} GUIPURE, sèchement. — Les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien peu galants.

DURILLON père. — Le premier point... c'est de trouver l'air. Une fois que j'ai l'air dans la tête, les paroles viennent dessus toutes seules.

ERNEST. — Voyons un peu... quel air?... hum! hum! (Il fredonne entre ses dents.)

LE CHIEN. — Haoup! haoup!

M^{lle} GUIPURE. — Taisez-vous, vilain! (M. Torchonnet père dort profondément; sa tête tombe sur l'épaule de M^{lle} Guipure qui n'ose pas bouger, et lance des regards obliques sur le nez endormi de son voisin.)

DURILLON père, avec un cri de joie. — Ah! je le tiens!

TORCHONNET père, réveillé en sursaut. — Hein! quoi! qu'est-ce que vous tenez? un voleur?

(L'intérieur du second fiacre éclate de rire; Françoise est incommodée par son hilarité exagérée; le chien aboie.)

TORCHONNET père. — Tiens! je dormais... c'est drôle. (Il se rendort.)

M^{lle} GUIPURE. — Lorsque Talma voyageait, il ne pouvait pas dormir en voiture... Une fois...

ERNEST. — Il y avait un roi et une reine... Nous connaissons ça.

M^{lle} GUIPURE, à part. — Que ce jeune homme est mal élevé! fi!

ERNEST. — Voyons, papa... avez-vous l'air?

DURILLON. — Attends, pas encore tout-à-fait.

FRANÇOISE. — Voulez-vous-t'y que j'ouvre la fenêtre du carrosse?

DURILLON. — Pourquoi faire?

FRANÇOISE. — Pour vous en donner...

DURILLON. — De quoi?

FRANÇOISE. — De l'air, donc!

(Nouvelle hilarité des Durillon; le chien aboie, mais M^{lle} Guipure garde son sérieux.)

DURILLON. — Calembour! ah! ah!... Ah ça! tout le monde s'en mêle donc!

FRANÇOISE. — Ah ben! je croyais, moi, que vous en vouliez... Je suis pas une savante... j'sais pas lire... ainsi...

DURILLON père. — Voilà mon air, Ernest: écoute ça... (Il fredonne un air.)

ERNEST. — Mais c'est l'air: *Bouton de rose!*

DURILLON père. — Eh bien! oui, ça fait mon affaire... Moi, au lieu de *Bouton de rose*, je dis: *Première cau-ause! première cau-au-ause!*

ERNEST. — Vous avez déjà votre premier vers.

DURILLON. — Et mon dernier aussi, puisqu'on le répète. Je n'en ai plus que trois à faire. Voyons, voyons... (Il se ronge les doigts comme un poète qui cherche la rime.)

(Il fredonne.)

Première cause,
Que plaide... que plaide...

Ah! m'y voici :

Première cause
Que plaide un aimable avocat,
Dans sa famille que tu causes
De plaisir, d'honneur et d'éclat,
Première cause!

ERNEST, DURILLON et FRANÇOISE.

Première cau-au-ause!

(Torchonnet dort sur M^{lle} Guipure; le chien grogne; la demoiselle boude.)

ERNEST. — Fameux ! en voilà un !

DURILLON, bas à son fils. — Attends... un couplet de circonstance que je ferai chanter par Naïs... Je le tiens!...

(Il chante.)

Première cause

Que plaide aussi le dieu d'amour,
Ah ! que d'émotions tu causes
Lorsque l'on te gagne un beau jour,
Première cause !

LES DURILLON et FRANÇOISE.

Première cau-au-ause!

ERNEST. — C'est du Béranger !... papa, vous êtes un grand chansonnier... vous devriez faire des vers pour les confiseurs...

DURILLON. — J'y ai pensé... ainsi, tu trouves ma chanson...

ERNEST. — Sublime !

DURILLON. — Et toi, Françoise?...

FRANÇOISE. — Ah ! c'est fièrement beau :

Preu-eu-eumière cau-au-ause!

DURILLON. — Et M^{lle} Guipure?..

M^{lle} GUIPURE — Monsieur, dans un repas donné pour la fête de Talma, M. Ducis m'avait confié des couplets de sa composition que je devais chanter au dessert... en l'honneur du grand tragédien... Figurez-vous que ce jour-là...

ERNEST. — Ah ! nous voilà arrivés...

M^{lle} GUIPURE, à part. — Ce jeune homme est un rustre.

(On réveille Torchonnet père. Les deux fiacres répandent sur le grand escalier de la cour royale les deux familles Durillon et Torchonnet, les cartons, le chien, la cuisinière et l'ancienne camarade de M. Talma. Les avocats se demandent ce que c'est que cela; M^{me} Torchonnet, qui les entend, leur répond : « C'est la première cause de mon fils l'avocat ! »)

AIMÉ VIVERAN.

(La fin à dimanche prochain.)

NOUVELLES.

La veuve de Le Sueur, de l'auteur d'*Ossian*, de *la Caverne*, de *la Mort d'Adam*, des *Bardes*, vient d'intenter un procès à M. Léon Pillet pour qu'il ait à faire jouer un ouvrage de son mari : *Alexandre à Babylone*. Cet opéra a été reçu en 1815, et depuis lors il n'en a plus été question. Il n'est pas possible que l'Opéra puisse être forcé à le représenter aujourd'hui. En effet, depuis l'an XII de la République, il a été reçu quatre-vingt-trois opéras ou ballets qui sont restés dans les cartons. Si l'on devait les représenter tous, à raison de quatre par année, M. Léon Pillet en aurait pour vingt et un ans !

— M^{lle} Mars, notre célèbre comédienne, vient d'être nommée, par le ministre de l'intérieur, inspectrice générale des études dramatiques au Conservatoire. Une semblable récompense honore à la fois et le ministre qui l'a décernée, et l'artiste illustre qui a porté si haut en Europe la renommée du Théâtre-Français.

— M^{me} Ozy vient de faire à Marseille ses trois débuts avec autant d'audace que de succès dans trois rôles, les plus difficiles du répertoire, Lucie, Henriette de *l'Ambassadrice* et Isabelle de *Robert*. Godinho et Dabadie ont été parfaitement accueillis à leur rentrée. M^{me} Roulle est plus que jamais aimée du public qui ne se lasse pas de l'applaudir.

— Brindeau, qui se présente pour remplacer Menjaud à la Comédie-Française, a débuté. Il a presque réussi dans *le Verre d'Eau*; il a complètement échoué dans *Clitandre des Femmes savantes*, et a essuyé de vives critiques dans *Oscar du Jeune Mari*. Le vaudeville ne fournira jamais de bons acteurs pour jouer Molière au Théâtre-Français. Il est vrai que M. Scribe y règne en maître aujourd'hui, et que M. Brindeau, tout aussi bien qu'un autre, peut tenir son emploi dans le répertoire de M. Scribe.

— Un journal de Lyon nous apprend que le comité de la souscription du tableau destiné à l'église de Fourvières, en mémoire de l'inondation de 1840, est ainsi composé :

M^{me} Charbonnier, présidente; M^{lle} Fournet, vice-présidente; M^{me}Riche, trésorière; M^{me} veuve Martin, secrétaire; M^{lle} Nicolas, secrétaire-adjointe.

Cet ouvrage, que nous savons être très-avancé, est exécuté par le même procédé encaustique et par le même artiste qui a peint le tableau que possède M^{me} la duchesse d'Orléans. On ne peut qu'applaudir à l'idée de ces dames d'avoir voulu, par ce moyen, rendre durable un ouvrage destiné à conserver le souvenir d'un des plus grands désastres dont notre ville ait été victime.

— A Londres, M^{lle} Plessy, de la Comédie-Française, a joué *la Jeune Femme colère* en ANGLAIS. Autrefois, lorsque les illustrations de la scène française allaient en représentation à l'étranger, ils y faisaient admirer notre littérature et nos chefs-d'œuvre et se contentaient de jouer en français. La parfaite prononciation anglaise de M^{lle} Plessy, son jeu parfaitement anglais (d'après les correspondances) ne sont pas du tout une recommandation à Paris pour le Théâtre-Français. M^{lle} Mars qui a créé *la Jeune Femme colère* ne s'est jamais avisée de la jouer autrement qu'en français.

Le rédacteur en chef, E. LAUGIER.



ANNONCES.

CORSETS HYGIÉNIQUES

PERFECTIONNÉS.

Fabrique de M^{me} RAVIER, rue Neuve, 5. à Lyon.

Le corset a subi bien des modifications depuis son origine. Toutes les tentatives d'amélioration ont été long-temps infructueuses, et nos dames paraissaient condamnées à n'avoir dans ce vêtement qu'un ennemi de leur santé.

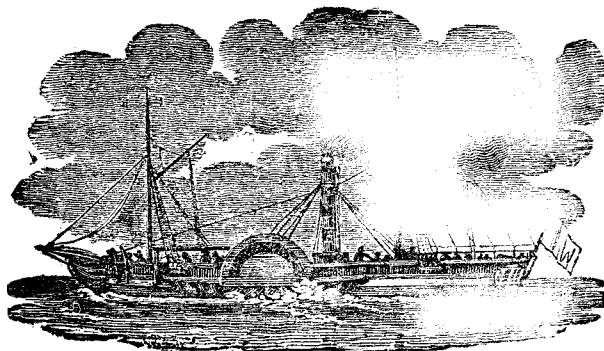
Des artistes habiles ont fait des modèles ayant pour base la structure du corps humain : le corset est devenu utile. M. Roche, de Paris, est celui des artistes qui a le plus contribué à cette heureuse révolution du corset.

M^{me} Ravier, pénétré du besoin de rendre le corset aussi indispensable à la santé qu'à la taille, y a apporté un dernier perfectionnement qui favorise le développement de la poitrine, affermit la santé, fait ressortir les grâces naturelles de la taille, en dissimule les défauts et même les prévient.

Ces corsets sont indispensables aux jeunes personnes dont la taille est sujette à dévier.

Elle fait aussi des corsets élastiques pour les femmes enceintes, et tout ce qui est nécessaire pour les soulager jusqu'au terme de cette situation.

Elle s'empresse de montrer la forme de ses corsets aux dames qui voudront bien l'honorer de leur visite.



LE SIRIUS

Partira tous les jours à quatre heures du matin.

Il se rend à Avignon en dix heures de marche.

PRIX DES PLACES :

BEUCAIRE, AVIGNON, VALENCE,	Premières.	Secondes.
	4 fr.	2 fr.

LE DÉPART A LIEU DU QUAI DE LA CHARITÉ.

Les bureaux sont quai Monsieur, 449.